

DANIEL ROUX

PARCOURS D'UN
MÂL(E) AIMÉ

au bout
des mots

Préface

J'ai très longtemps hésité à coucher sur le papier le fruit d'un engagement de plusieurs décennies qui m'a permis de côtoyer tous les milieux de notre société. Ce ressenti fait de joies et de déceptions corroboré par de nombreux obstacles, forge un homme. Toutefois, ce qui m'incite à narrer mon parcours, c'est la question récurrente du pourquoi, dès que l'on prend des responsabilités dans la vie professionnelle, associative, politique ou autres, des remarques désobligeantes, méchantes, surnoises, viennent contrarier quasi en permanence les initiatives. Certes, je conçois fort bien comme l'écrivait un stoïcien « ne fais de bien à personne, si tu n'es pas capable de supporter l'ingratitude ». Néanmoins pour édulcorer cette amertume, je retiendrai le côté positif de mon parcours. Il m'a permis de rencontrer des gens formidables, dotés de qualités humaines telles que la loyauté, la reconnaissance, la solidarité, le respect de la parole donnée, le soutien moral, qui vous donnent envie de continuer à persévérer.

J'ai eu l'immense bonheur d'être élevé dans une famille unie, aimante. Aîné d'une fratrie de trois garçons, un père militaire (gendarme, prisonnier de guerre, mais évadé), une mère au foyer (excellente cuisinière, mais un peu maniaque), à cette époque il n'était pas autorisé à l'épouse du gendarme d'exercer une profession.

Nous avons été élevés dans le strict respect d'autrui, la tolérance, le sens du devoir, service militaire accompli pour tous les trois dans une arme différente « aviation pour l'un, marine pour l'autre et armée de terre enfin pour le troisième », mais aussi avec une certaine rigidité dans la pratique religieuse. J'ai été enfant de chœur jusqu'à l'âge de 13 ans.

J'ai vécu dans une caserne, celle de Decazeville en Aveyron durant quatre ans avant de partir dans les Cévennes à Génolhac dans le Gard. Arrivés à Saint-Étienne durant l'été 1959, nous avons résidé dans le quartier populaire de Solaure. Dès notre installation dans la préfecture de la Loire, mes parents nous ont inscrits dans l'association de jeunesse paroissiale dirigée par l'abbé Ganzorhn devenu plus tard vicaire général de Saint-Étienne.

Son charisme, son sens de l'écoute, m'ont orienté vers une prise précoce de responsabilités. C'est ainsi que je me suis retrouvé à la tête du foyer des jeunes de Solaure fréquenté par une cinquantaine d'adolescents. À l'origine, les précurseurs de cette association étaient un groupe de garçons qui élevèrent ce bâtiment en béton et mâchefer. Dispersé par les obligations militaires, le local fut abandonné pendant quelque temps. Nous avons repris le flambeau, avons

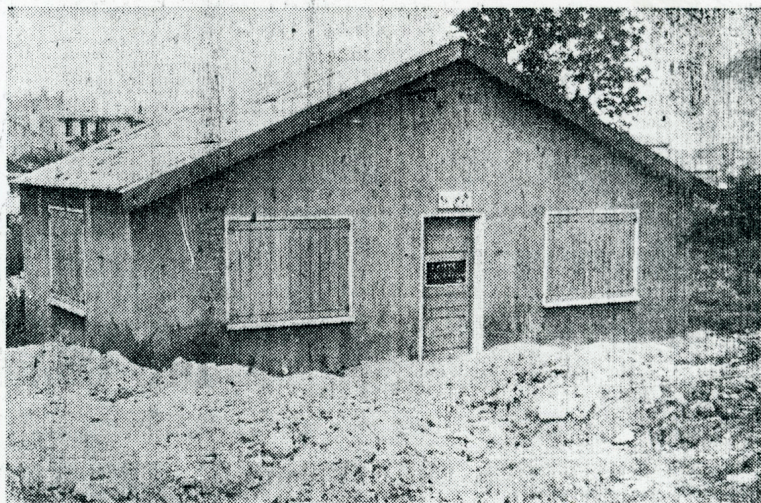
réaménagé le petit bâtiment, en y incluant pour la partie loisirs : billard, baby-foot, mini bibliothèque et un bar sans boissons alcoolisées. Ce foyer géré par des jeunes pour des jeunes âgés de plus de 15 ans, mais hélas interdit aux filles, a été agréé par le Ministère de l'Éducation Nationale. Les personnalités, telles que le maire de Saint-Étienne, l'inspecteur de la Jeunesse et des Sports ont permis l'octroi de subventions pour aménager notamment un terrain pour jouer au volley ou au basket.

Les activités du club uniquement dirigé par des jeunes faisant abstraction des idéaux religieux ou politiques contribuèrent à asseoir son attractivité, mais aussi à engendrer une hostilité envers les adhérents par des jeunes du foyer communiste du quartier. Solaure était à l'époque un fief de ce parti qui chaque année organisait de grands galas de la chanson française. Une petite anecdote symbolise ce rejet, alors que je me dirigeais seul vers la place Bellevue, quelle ne fut pas ma surprise de me voir barrer la chaussée par une vingtaine de jeunes du foyer communiste, lesquels sans me brusquer s'écartèrent à mon passage en scandant « achetez l'avant-garde pour l'entretien des curés de la paroisse ». Je flippais, car dans le groupe se trouvaient quelques (durs), les blousons noirs de l'époque.

L'absence de violence me fit rapidement comprendre que l'on pouvait dresser des passerelles entre les adhérents des deux clubs. C'est ainsi qu'une amitié durable se noua avec l'un d'eux, Pierre Delaigue dont le père était le surveillant des HLM (habitations à loyer modéré) du parc de Solaure.

Le Foyer des Jeunes de Solaure ouvre ses portes ce soir pour une nouvelle saison

La Comédie de Saint-Etienne lui prêtera son concours



Le Foyer des jeunes de Solaure. Les terrassements que l'on voit au premier plan sont ceux du futur terrain de sports.

Les activités étaient multiples, outre les loisirs au sein du foyer, nous organisions dans la salle paroissiale des soirées de cinéma, des galas de variétés, des soirées à thème par exemple sur le syndicalisme, mais aussi des voyages culturels comme entre autres, une visite du siège de l'ONU à Genève. Toutes ces activités nous valurent d'être agréés par le ministère de l'Éducation nationale et plus tard de collaborer avec Jean Dasté qui nous proposa d'assister à des séances théâtrales, mais aussi d'échanger avec les comédiens et les metteurs en scène tel Alain Resnais.

Une vie professionnelle riche d'expériences

Le fait de m'investir plus dans la marche du foyer des jeunes que dans mes études, me fit traverser une période de doutes sur mes capacités à relever la tête pour poursuivre mon cursus scolaire. Après un an passé au collège de Valbenoîte comme surveillant, mon père m'obligea à présenter des concours administratifs. Le premier fut le bon. C'est ainsi qu'un beau soir du mois d'août 1964, je me suis retrouvé à Paris, place d'Italie, ma petite valise à la main pour être récupéré par un quidam de la Poste qui m'amena dans un foyer de la rue Daumesnil dans le 11ème arrondissement pour une durée d'un mois. Passé ce laps de temps, je me suis retrouvé avec un copain logé à la même enseigne dans une minable chambre d'hôtel que nous avons partagée jusqu'à mon départ au service militaire. Affecté dans l'aviation, je fis mes classes à Metz, puis sur les conseils d'un gradé, j'ai rejoint la base aérienne de Dijon pour apprendre pendant six mois le métier de télétypiste qui consistait à envoyer des messages codés. Mon diplôme en poche, je fus muté à la grande base aérienne de Luxeuil en Haute-Saône. J'ai eu la possibilité de

me familiariser avec les services météorologiques, mais aussi côtoyer les valeureux pilotes d'avion à réaction. Le 5 février 1966, libéré de mes obligations militaires, je réintégrai la capitale en qualité d'agent d'exploitation. Affecté à la Poste du 15^{ème} arrondissement, j'eus l'opportunité de trouver une petite chambre mansardée rue d'Alleray, proche de mon lieu de travail. La lumière du jour y perçait par un petit vasistas, les commodités communes se trouvaient au fond d'un couloir. Le montant du loyer pourtant modeste grevait fortement mon tout petit salaire de débutant m'obligeant à faire des heures supplémentaires afin de rejoindre au Chambon-Feugerolles, tous les quinze jours, ma fiancée devenue mon épouse.

Muté à la poste centrale de Lyon, place Antonin-Poncet, je fus accueilli dès ma prise de fonction par deux délégués syndicaux de la CGT pour me faire adhérer à leur syndicat. Mon refus m'a valu une mise à l'index de certains collègues engagés. Après deux années passées dans la capitale des Gaules, j'ai rejoint fin août 1968 le centre de tri de Saint-Étienne Châteaureux et ce, jusqu'en 1976. À nouveau un représentant de la CGT m'incita à adhérer. Je répondis que j'avais envie de rejoindre la CFDT, ce que je fis quelque temps après.

Ayant passé avec succès le concours de contrôleur, je fus amené parfois à occuper la fonction de chef de brigade avec pour fonction délicate de monter chaque semaine le tableau de service des agents. Les tracasseries avec certains collègues cégétistes ainsi que d'autres militants de partis de la

gauche traditionnelle, me valurent souvent des remarques désagréables surtout quand je fus désigné en 1974 secrétaire UDR (Union pour la Défense de la République) de la 4e circonscription de la Loire. À noter que lorsque dans le cadre de la fixation de congés dits compensateurs suite aux heures supplémentaires, j'ai dû par équité ne pas accorder un congé syndical qui servait de leurre pour aller à la chasse au profit d'un autre agent pour raison familiale. Mes oreilles ont sifflé pendant quelques jours d'autant plus que lors de la grève nationale de 1974, je fus le seul employé hors service administratif à ne pas cesser le travail. Le conflit terminé, des collègues m'ont félicité d'avoir eu le courage de mes opinions ce que beaucoup n'osaient faire de peur d'être mis à l'index.

C G T - P T T -
Section de St Etienne - Gare.

- la section syndicale C G T de St Etienne - Gare (service jour) s'élève contre le fait qu'un chef de brigade ne soit pas d'accord avec les congés syndicaux accordés - un secrétaire départemental -
- il semble que ces atteintes aux libertés syndicales émanant de gens qui, même, syndiqués, ont tendance à prendre position pour l'administration -
- la section pense qu'il faut mieux prendre des congés syndicaux pour défendre les travailleurs que de poser des congés (ou compensateurs) pour assister aux ASSISES d'un parti politique, au détriment d'agents qui voudraient prendre des jours pour se reposer.

A St Etienne - Gare
Ve 9-10-74.

Mon détachement en mai 1976 à la direction départementale de la Loire jusqu'en 1993 me valut un petit encart dans le journal de la CGT. En ayant rejoint les services administratifs, je pensais trouver une certaine quiétude, ce ne fut pas toujours le cas. Nommé chef de section, puis contrôleur divisionnaire, je dus déchanter. En effet mes responsabilités politiques comme secrétaire départemental du RPR (Rassemblement pour la République), mais aussi celles associatives en étant président du comité des fêtes de Lichemialle ne furent pas appréciées par des supérieurs hiérarchiques qui s'évertuèrent durant plus d'une décennie à me refuser de donner suite à mes demandes réitérées de fin de détachement. Cette mesquinerie permettait de faire planer sur ma tête une épée de Damoclès, c'est-à-dire qu'à tout moment je pouvais être renvoyé au centre de tri postal. Mon équilibre familial, mes responsabilités politiques et associatives m'ont permis de supporter toutes ces tracasseries.

Le groupe La Poste a l'avantage de permettre aux agents qui le souhaitent de monter l'échelle sociale par l'intermédiaire de concours internes, ce que je fis. Lorsque se présenta l'opportunité de postuler à un poste de commercial, je présentai ma candidature. Après deux tentatives, je passais avec succès les épreuves écrites, mais j'étais recalé aux épreuves orales. Cette situation m'exaspérait, j'envisageais même de démissionner pour aller tenter ma chance dans le privé. Je sentis monter en moi une sourde colère, une révolte qui se manifesta un lundi matin rendez-vous hebdomadaire des cadres de la direction avec le directeur. Je pris mon courage à deux mains, montais rapidement les escaliers de l'étage

supérieur qui séparait mon bureau de celui du grand patron. Sans prise de rendez-vous, je sonnais à sa porte afin de lui exprimer mon désarroi. En poste depuis quelques mois j'avais remarqué que ce directeur était à l'écoute et surtout prenait des décisions pour mettre fin à certains copinages. Après lui avoir exposé mes doléances, il m'assura qu'il veillerait à l'absence d'interférence néfaste à mon égard. Le résultat ne se fit pas attendre, je fus nommé commercial à la Direction des produits courrier, colis, marketing auprès des entreprises. L'accueil de mes nouveaux collègues fut glacial. Des mauvaises ondes avaient été diffusées par des supérieurs déçus de ma nomination, une manière peu élégante de me mettre des bâtons dans les roues pour me faire échouer. Le contraire se produisit, des collègues m'avouèrent avoir été influencés par la présentation d'un désagréable portrait de ma personne. Ils s'excusèrent de m'avoir mal jugé. Mon tempérament d'aller vers les autres, d'être à l'écoute m'a permis d'inverser les mauvaises relations qui auraient pu s'instaurer entre nous. Par la suite mes résultats professionnels me valurent la reconnaissance de mes pairs. Choisi comme correspondant commercial, j'ai eu le plaisir de participer à un stage de communication au centre sportif de Clairefontaine et y rencontrer l'emblématique entraîneur de l'équipe de France de football, Aimé Jacquet.



Aimé Jacquet au centre lors ma visite à Clairefontaine

Vers la fin de ma carrière professionnelle, la nomination d'un nouveau directeur commercial vint perturber notre belle ambiance. Un jour il décida de m'accompagner pour faire connaissance avec le PDG d'une entreprise leader national de fournitures scolaires. Dans cette magnifique société la gent féminine était très majoritaire, il me fit en aparté une réflexion qui m'interpella : « Dis donc, pourrais-tu me dire combien tu as sauté de nanas ici ? ». Interloqué, je ne sus quoi répondre. Il est vrai que mon côté soi-disant séducteur, mais pas dragueur me permettait de franchir des obstacles. Un bon commercial doit outre ses compétences professionnelles, avoir une bonne présentation, savoir convaincre et surtout être de parole. Je ne pense pas

qu'aujourd'hui ce personnage n'aurait survécu à la période « me too ».

J'ai passé de très belles années dans ce service commercial, les résultats commerciaux des uns et des autres n'altérant nullement l'ambiance potache, ni l'entraide qui nous rassemblaient.

Je remercie aujourd'hui encore les cadres de la direction départementale qui ont refusé de mettre fin à ma situation inconfortable de détaché. Pour exercer mon mandat de maire, j'avais demandé une cessation progressive d'activité. Elle m'a été refusée, car j'avais accompli 15 ans 2 mois et 14 jours de services actif « centre de tri » J'ai donc pu cesser immédiatement mon activité professionnelle. « Merci messieurs ».

Une vie associative multiple

Formaté par une adolescence tournée vers la vie associative, je n'étais pas resté insensible à l'appel lancé par l'équipe paroissiale du quartier de la Romière au Chambon-Feugerolles où mon épouse exploitait un commerce de droguerie bazar. Le curé de la paroisse du Bon-Pasteur l'abbé Molin, ancien légionnaire, « un type formidable », et l'abbé Allézina me sollicitèrent en 1970 pour animer une nouvelle association, le conseil des laïcs à ne pas confondre avec une association paroissiale dont le rôle est surtout administratif, à l'inverse, ce conseil des laïcs a pour rôle principal d'apporter l'écho des besoins du quartier pour une meilleure évangélisation, pour être ouvert à ceux qui ne pratiquent pas, être le porte-parole, être ouvert à leurs problèmes pour une vie plus humaine. Rechercher la fraternité au travers de réunions de quartiers, de soirées familiales, etc. Les objectifs fixés engendrèrent des besoins financiers. Pour y parvenir, nous organisons des séances de cinéma, des ventes de brioches, mais aussi une grande soirée Music-Hall. Le succès fut au rendez-vous.

Dans la continuité de mon engagement vers 1971, une force incommensurable me poussa à participer par l'intermédiaire de l'association l'Hospitalité de la Loire à cinq pèlerinages à Lourdes. Basé sur le bénévolat, le voyage, le gîte et le couvert sont à la charge du bénévole. J'ai effectué mes cinq pèlerinages dans des activités différentes : service dans l'hôpital — les piscines des malades avec ses misères humaines — ; pousser les chariots lors de chaque office religieux, etc. Le premier pèlerinage m'a particulièrement marqué. Affecté au voyage de nuit dans un wagon ambulance, il fallait rester éveillé pour être disponible en permanence afin de servir des boissons, le petit déjeuner, satisfaire les besoins personnels, parler dans une atmosphère empreinte de désagréments olfactifs dus au confinement du compartiment.

Hébergé à l'abri Saint-Michel réservé aux brancardiers, j'ai eu la malchance d'effectuer ce premier pèlerinage sous un temps pluvieux et humide. N'ayant pas emporté suffisamment de vêtements de rechange, le lendemain je remettais mes habits humides de la veille, les locaux de l'abri n'étant pas chauffés. Mais ce qui m'a le plus marqué, c'est le décès d'une jeune fille âgée de 14 ans atteinte d'une maladie incurable. Nous l'avons veillée à tour de rôle pendant le trajet aller, puis à l'hôpital de la Grotte où elle a poussé son dernier souffle. Son papa est venu la rejoindre. Je le revois encore à genoux dans une flaque d'eau à prier devant la grotte. Il espérait tant un miracle.

Syndicat d'initiative de Saint-Pal-de-Mons

Dans le courant de l'année 1974 le syndicat d'initiative de Saint-Pal-de-Mons se trouvant dans le creux de la vague, son président, le regretté Maurice Deléage, souhaita être relevé de ses fonctions du fait de ses obligations professionnelles. Parmi tous les présidents d'associations de la commune qui avaient accepté de participer au conseil d'administration personne n'exprima le désir de reprendre le flambeau. Engagé depuis peu dans la création du comité des fêtes de Lichemialle j'acceptais d'assurer un intérim pour une période d'un an. Nous avons établi un calendrier de manifestations comme un fugua géant et des tournois de football. L'année suivante, Guy Teyssier accepta de me succéder.

Comité des Fêtes de l'Yssingelais

Deux ou trois ans après la création du comité des fêtes de Lichemialle, j'avais remarqué qu'un certain nombre de villages organisaient leurs fêtes à des dates identiques ce qui engendrait inévitablement une concurrence non pas déloyale, mais justiciable et dont notre association souffrirait un jour ou l'autre. Intimement convaincu de cette situation, j'ai pris l'initiative de convoquer fin 1975 au siège de mon association, les comités et syndicats d'initiatives les plus proches pour en débattre. Face à l'approbation unanime, nous décidions de se retrouver en mairie de Dunières le 14 février 1976. Pendant plus d'une décennie que je présidai cette association, un calendrier des manifestations fut établi avec parfois de petits affrontements, chacun défendant bec et ongles son clocher ce qui est tout à fait légitime. L'entente était cordiale, nos rencontres se déroulaient à tour de rôle dans chaque commune adhérente avec toujours un accueil enthousiaste du maire. C'est ainsi que des liens se créèrent avec Tence, Yssingeaux, Dunières, Saint-Didier-en-Velay, Sainte-Sigolène, Monistrol-sur-Loire, Saint-Victor-Malescours, La

Séauve-sur-Semène, Saint-Just-Malmont, Riotord et d'autres encore.

En 1980 à la demande de Régis Ploton, maire et conseiller général de Saint-Didier-en-Velay, nous avons accepté de collaborer à relancer le carnaval de sa commune en organisant avec la toute nouvelle association le GLAD (Groupe loisirs et animations désidérien), présidée par l'infatigable Jacky Gerphagnon, une grande soirée dansante animée par l'orchestre de l'accordéoniste Aimable. L'union faisant la force, cette soirée fut un éclatant succès qui souda encore plus les membres de notre communauté et permit à Saint-Didier-en-Velay de renouer avec ses grands carnivals d'antan.

Sur l'insistance de Pierre Faure de Tence, notre association accepta l'idée de venir en aide à ce peuple du Sahel victime de la sécheresse au Burkina Faso en organisant à son profit une soirée dansante à Monistrol-sur-Loire.

À l'initiative du président du comité des fêtes de Tence, Pierre Faure, par ailleurs responsable de la caserne des sapeurs-pompiers de sa localité, nous avons accepté sa proposition d'organiser une soirée dansante privée au profit de l'association « Velay sans frontière ». Cette soirée animée par le grand orchestre international André Riand connut un énorme succès. Elle s'était déroulée dans le gymnase de Monistrol-sur-Loire.

L'opération Velay sans frontière à but humanitaire était mise en place sous le patronage de l'Union Départementale des sapeurs-pompiers de la Haute-Loire par le docteur

Pierre Cornet. La mission catholique servait de couverture morale à cette action à laquelle participait une équipe du département de médecins volontaires pour venir en aide aux familles touchées par la sécheresse et la famine. Le contrôle des fonds recueillis était effectué par le notaire de Montfaucon-en-Velay.